

YPARKHO

De Michel Jullien

Au premier abord, «Yparkho» nous décourage par sa lenteur désespérante, car nous n'en avons plus l'habitude. Roman aux longues phrases, mais ce n'est pas Chateaubriand ni Proust.

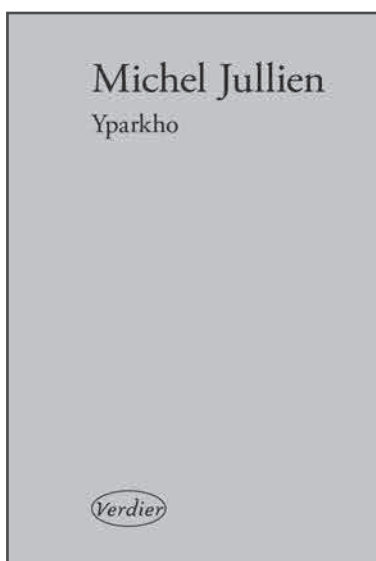
Pas de psychologie explicite à l'image des deux personnages principaux, une mère et son fils, tous deux sourds, muets et illettrés. Mais, si l'on définit la psychologie comme «*l'étude scientifique des phénomènes de l'esprit, de la pensée, caractéristiques de certains êtres vivants (animaux supérieurs, l'homme) chez qui existe une connaissance de leur propre existence*» (Petit Robert), il s'agit bel et bien d'un roman psychologique.

J'ai pris connaissance de ce roman étrange lors des dernières Rencontres Giono cet été à Manosque ayant pour thème «Jean Giono et les cinq sens». Michel Jullien, l'auteur d'«Yparkho», était présent. Né à Paris en 1962, il a été enseignant de littérature française au Brésil, éditeur spécialisé dans les arts décoratifs et... alpiniste, avant de se consacrer à plein temps à l'écriture.

A propos d'une ascension particulièrement difficile, il a écrit : «*Tout me revient si clairement. Pourquoi cette exactitude de souvenirs, des années après ? Parce que, peut-être, en montagne, on*

ne pense pas ; l'importance cruciale de chaque geste ne le permet pas... Alors l'esprit s'imbibe comme une éponge de toutes les impressions de l'escalade qui autrement auraient été tronquées, interprétées ou tout simplement perdues». Comme Jullien lors de l'escalade, Ilias, le personnage principal d'«Yparkho», ne pense pas. Il fait. Et l'auteur nous donne à connaître tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent (et non ressent), minutieusement restitué.

De profession, Ilias est mécanicien. Il vit avec sa vieille mère en un coin perdu de la Crête, dans une maison «*bâtie dans un virage en épingle à cheveux*» où, depuis une quarantaine d'années, depuis le départ d'Yiorgos, mari de Maria et père d'Ilias, «*ils partagent leur pudibonderie*». Chaque soir Ilias s'adonne à sa passion, la pêche. «*Il est bon pêcheur*», nous indique l'auteur.



LIVRES

Mais, surtout, il est sourd. A ce propos je ne peux résister à la tentation de citer in extenso les considérations de Michel Jullien et vous demande, d'avance, de m'en excuser : « *Le monde sensoriel d'Ilias tient à deux catégories. L'ouïe n'y est pas, restent les autres sens, soit quatre, il en fait des paires, des patrons, son schéma. Le goût et l'odorat forment un bloc, un couplage plutôt féminin dans l'ordre de ses représentations, de base arrière, indispensable mais pas autant que l'autre clan, plus précieux à tout perdre, la vue et le toucher...*

Quant à l'écoute mutilée, et puisque l'ordre sensoriel repose sur des binômes, Ilias prend la parole pour un sens à part entière plutôt que pour une faculté, jumelle de l'ouïe, sacrifiée dès l'origine, mort-née, absente parce que les oreilles manquaient, à moins du contraire, qu'elles fussent brimées par défaut de parole.

Et « Yparkho », dans tout cela ? Nous rencontrons ce mot grec vers le milieu du roman lorsqu'un chauffeur de camion, n'ayant pas d'argent pour régler le travail d'Ilias, lui offre en guise de rémunération un tourne-disque et deux disques, des 45 tours dont l'un contient « du laïko traditionnel » et l'autre des chansons populaires du moment, dont « Yparkho ».

A moins d'avoir fait du grec, et je pense que Jullien espère que la plupart des lecteurs ignorent cette langue, nous n'en savons pas plus !

Le paradoxe est flagrant. Pour un sourd-muet-illettré, à quoi peut servir un tourne-disque ? Mais Ilias est aussi mécanicien. La machine, en tant que telle, l'enchanté. Et désormais « Yparkho », sous forme de disque qui tourne quotidiennement dans le vide, apparaît et réapparaît dans l'histoire. Pour en venir où ?

Tout ce que je vous dirai, c'est que, après mille -minuscules- péripéties qui constituent l'histoire de ses personnages, l'auteur revient à ce mot. Il nous en révèle le sens à la toute dernière page du roman. Il s'agit, même, du tout dernier mot, du « mot de la fin ».

Je l'ai lu et relu et, soudain, j'ai été traversée par un éclair. Aujourd'hui, six mois après, je ressens encore les répliques ce séisme.

AMY LABORDE

« *YPARKHO* » de MICHEL JULLIEN :
11220 Lagrasse, Éditions Verdier 144 p. 13,50€